

# AVOUER L'ÂME

*(entre remplissement et réitération)*

## INTRODUCTION

Je voudrais poursuivre la réflexion que j'avais présentée en février 2018 dans le cadre du Séminaire sur l'histoire de l'âme en Occident. Elle s'inspirait d'un texte de Jan Patočka (1907-1977) tiré des *Essais hérétiques* intitulé *La civilisation technique est-elle une civilisation de déclin et pourquoi ?*<sup>1</sup> J'y avais traité de l'âme chez Platon et dans le christianisme. Je veux maintenant examiner l'âme aujourd'hui à travers une réflexion sur notre temps, l'Histoire et le déclin. Comme la dernière fois, je partirai d'une phrase extraite du même texte :

*« Tant de motifs spirituels se sont associés pour aboutir à la compréhension spirituelle, tout à fait "pratique", mondaine et matérielle du réel comme objet de la domination exercée par notre pensée et nos mains. »*

La « *compréhension spirituelle du réel* » caractériserait notre époque, précédée par d'autres façons d'appréhender le monde à travers l'histoire de l'Occident ; le platonisme et le christianisme ont chacun en leur temps proposé les leurs, différentes l'une de l'autre, mais partageant toutefois de puissants motifs spirituels. Comment en sommes-nous arrivés après deux millénaires de compréhension spirituelle du monde à cette *a-spiritualité* qui prévaudrait aujourd'hui ? Le *a* privatif d'*a-spirituel*

---

<sup>1</sup> À moins d'indication contraire toutes les citations sont tirées du texte *La civilisation technique est-elle une civilisation de déclin et pourquoi ?* in *Essais hérétiques*, Lagrasse, Verdier, 1981.

signale l'absence de l'âme au sens de Patočka, son effacement de l'existence humaine individuelle et collective, sa *destitution*.

## **LA PROBLÉMATIQUE DE PATOČKA**

Je suis contraint de revenir sur des éléments que j'avais présentés dans mon exposé précédent pour rappeler la problématique patočkienne. Je dois revenir aussi sur les principaux motifs spirituels du platonisme et du christianisme pour bien cerner ce que notre civilisation abandonne à l'oubli.

Pour le philosophe tchèque, le défi essentiel de l'humanité se caractérise par ce qu'il nomme le relèvement de la déchéance. Celle-ci serait le défaut du « *connais-toi toi-même* ». La poursuite de la connaissance de soi et la tâche plus difficile encore de la correspondance à soi seraient les deux conditions de la sortie de la déchéance. Ces actions font appel à la *responsabilité* de chaque être humain, mais une dimension collective en est inséparable : une civilisation *déchue* se mesure à son incapacité à fournir aux êtres humains qui y vivent les conditions propices au relèvement de la déchéance. Déchéance n'a pas ici de connotation morale, mais ontologique.

La connaissance de soi n'est pas donnée à l'être humain, il s'agit d'une œuvre qu'il doit accomplir. À l'époque primitive, il n'a pas le loisir de s'intéresser à lui-même, la lutte pour la vie mobilise toutes ses forces. Absorbé par les objets de la sphère économique, il vit, pour ne pas dire qu'il survit, et le travail est son unique lot. À la longue cependant cette situation finit par l'accabler ; insatisfait, il cherche à tâtons une évasion à l'égard de ce labeur forcé, une autre existence que celle où « *il traîne languissamment sa vie quotidienne* » pour employer les mots de Patočka. Il dé-

couvre alors la fête, l'orgiasque, dont la sexualité est le prototype ; là, il entre en rapport « avec des puissances extraordinaires qui le galvanisent jusqu'à la frénésie » les seules capables de le soustraire, ne serait-ce que momentanément, à son propre enchaînement au travail pour le transporter dans un autre monde. Sans qu'il puisse les nommer lui-même, voici posées pour l'être humain les deux dimensions de son existence, le *profane* et le *sacré*. Si on lui demandait dans laquelle il est lui-même, que répondrait-il ? Dans le travail, il s'aliène par sa propre action, la fête le ravit hors du quotidien et peut donner l'apparence de la liberté, mais le déporte plutôt dans un monde au contour incertain où il se perd plus qu'il ne se trouve. Il ne parvient pas à soi-même dans les deux dimensions habituelles de son existence, demeurant ainsi captif de la déchéance.

Patočka pointe la sortie de l'impasse, le défi de la responsabilité en quelque sorte : « surmonter *la quotidienneté sans pour autant nous enfoncer, oublieux de nous-mêmes, dans le domaine des ténèbres, quelques attirantes soient-elles.* » Si nous nous arrêtons au verbe *surmonter*, il signale à notre attention une troisième dimension, inapparente, d'une nature différente, la possibilité d'un regard au-dessus du profane et du sacré, un regard qui les traverse, ouvrant une brèche qui invite à une vie nouvelle, libre et responsable encore à *construire*. L'âme sera la réponse à cette invitation, la venue « à *notre être propre, plein et inaliénable que signale, par un indice mystérieux, le mot "moi"* » ; une entaille susceptible de provoquer la germination de la vie authentique et de procurer l'espoir du relèvement de la déchéance. C'est ainsi que selon Jan Patočka l'Histoire démarre en Grèce antique.

## L'EFFORT SPIRITUEL DE PLATON

Platon est le premier à *ré-pondre* sérieusement de la prescription du « *connais-toi toi-même* ». Comment s'effectue son effort spirituel et quelle figure y prend l'âme ? Patočka aborde ces questions à travers une analyse de l'allégorie de la caverne. Les prisonniers enchaînés, immobilisés au fond de la caverne, représentent le point de départ de la condition humaine, une vie au jour le jour limitée à l'immédiat, ballottée indéfiniment entre le quotidien et la fête, le profane et le sacré. Pourtant, attiré par une lueur au loin, celle de la lumière du Soleil qui brille à l'extérieur et qui dans l'optique platonicienne représente l'Idée du Bien, mais qu'il faut comprendre comme la vérité, l'essence des choses, un prisonnier s'engage dans la montée de la pente escarpée qui mène au-dehors ; Patočka y voit une manifestation de l'élan orgiaque, mais discipliné cette fois ; il faut être propulsé par une force *extraordinaire* pour s'arracher à la redoutable emprise souterraine. Le chemin de la caverne figure l'expérience du dialogue avec les autres dans la recherche de la vérité. Il représente aussi les détours du langage et de la discussion, où se bousculent questions et réponses, où s'entrechoquent les points de vue, parcours qui conduit à la saisie d'un objet et sa définition. Chaque être humain connaît bien la version intérieure du dialogue, la délibération avec soi-même, où l'affrontement à soi peut aller jusqu'à la scission interne dans le tiraillement du pour et du contre. S'il ne le formule pas explicitement, Platon laisse entendre dans ses premiers *Dialogues* que cette confrontation avec les autres et avec soi-même nous apprend plus sur nous-mêmes que sur l'objet de notre recherche. Au terme de cette épreuve dialectique, l'être humain par une retombée inattendue se recueille lui-même, autre qu'il était au départ, mou-

vement rassemblant, de l'extérieur vers l'intérieur, le travail de définition de l'objet se transmute en donation de soi, l'âme en surgit comme *unité*, comme *foyer*. « *L'unité est l'essence de l'âme qui y parvient par la pensée, le dialogue intérieur, la dialectique qui est la méthode propre de l'entrevision et l'essence de la raison.* »

Il y a néanmoins une seconde dimension à l'effort spirituel de Platon, encore plus déterminante quant à l'histoire de l'âme. Patočka la traduit ainsi : « ... *le soin de l'âme est inséparable du soin de la mort qui devient soin authentique de la vie ; la vie (éternelle) naît de ce regard porté directement sur la mort, du triomphe sur la mort (peut-être n'est-elle pas autre chose que ce triomphe).* » Que signifie ce rapprochement troublant, entre *soin* de l'âme et *souci* de la mort, accentué dans cet extrait par les expressions *regarder la mort en face* et *trionphe sur la mort* ?

La sortie de la caverne consiste en une coupure radicale, le prisonnier doit faire le deuil de sa demeure initiale. Malgré la monotonie de la vie qu'il y mène, elle lui procure sécurité ; malgré le fardeau du travail forcé, la fête fournit des instants de répit, aussi fugaces soient-ils. Cette routine conforte en même temps qu'elle suscite une insatisfaction continuelle. C'est pourquoi, malgré le risque, le désir secret d'une vie nouvelle est plus puissant, même si cela nécessite pour le prisonnier le sacrifice de son ancienne. S'en extraire le pousse sur le territoire de l'incertain et de l'inconnu : l'*à-venir*. Croiser la mort, son *souci*, est là inévitable. L'accomplissement du prisonnier, son « *connais-toi toi-même* » passe par le consentement à l'obscur qui conduit à l'intégration de la finitude et la réconciliation avec elle. « *C'est, pour la première fois dans l'histoire, écrit le philosophe de Prague, une immortalité individuelle, car intérieure, car liée inséparablement à son propre accomplissement. [...] L'âme est*

*absolument libre, elle choisit son destin.* » Pourquoi immortalité ? L'âme se cristallise en *ré-pondant* de l'éternité du destin humain, elle naît en mourant à une existence où responsabilité et vie en totalité demeuraient négligées. Le *souci* de la mort est l'exercice héroïque de l'âme, son entraînement à l'immortalité, son *soin*, libre rupture réitérée transcendant le monde donné et immédiat.

Résumons ce que nous avons appris de l'âme avec Platon. Elle est *unité*, obtenue grâce à l'exercice du dialogue dans la montée vers le savoir, l'idée immuable et transcendante du Bien qui resplendit de ses attributs sur elle ; elle surmonte ainsi l'opposition profane-sacré, quotidien-orgiaque, inhérente à l'existence humaine, par le consentement à ce qui les scinde. Le *souci* de la mort approfondit cette *unité* en l'affermissant. Il s'agit d'un premier accomplissement de la liberté et de la responsabilité, un premier relèvement de la déchéance qui offre en plus à l'Histoire une figure embryonnaire de l'individualité.

### **L'EFFORT SPIRITUEL DU CHRISTIANISME**

La version chrétienne de la lutte contre la déchéance se pose en héritière du platonisme. Le christianisme reprend à son compte ce que Patočka nomme « *la volonté de séparation et d'autonomie* » représentée par l'allégorie de la caverne, l'idée de la quête, le mouvement d'élévation à l'égard du cours habituel de l'existence humaine, mais il délaisse le dispositif métaphysique tramé autour d'une passion du savoir. La passion du chrétien prend un autre tour, elle n'est plus attisée par un *objet* à connaître, mais par la relation étroite avec une *personne*, Dieu : « ... *la responsabilité est placée désormais non pas dans l'essence, accessible au regard humain, du Bien et*

*de l'Un, mais dans le rapport à un étant suprême, absolu, inaccessible, qui nous tient en main non pas extérieurement, mais intérieurement. »*

L'articulation de l'ascension spirituelle autour d'un rapport de *personne* à *personne* va induire un approfondissement intérieur décisif. Il s'agit d'un tournant, l'âme ne se constitue plus dans le rapport à un objet extérieur, le Bien du platonisme, indifférent à elle en quelque sorte, mais sous le regard de Dieu, regard infiniment aimant d'une *personne* s'adressant à une autre *personne*. La responsabilité est portée à un niveau d'exigence sans précédent si elle doit s'effectuer sous l'œil de Dieu. Le « *connais-toi toi-même* » de Socrate et Platon subit une inflexion pour devenir « *connais-toi toi-même* » comme *personne* qui lutte non plus d'abord pour la vérité, mais, vivement concernée, pour son destin propre, pour son salut. Dans cette foulée, le *souci* de la mort apparu chez Platon s'approfondit considérablement. Patočka écrit : « *L'homme responsable comme tel est un moi, un individu qui ne coïncide avec aucun rôle qu'il peut lui arriver d'assumer ; il est un moi responsable parce que, en se confrontant avec la mort et en s'expliquant avec le néant, il a pris sur lui ce que chacun est seul à pouvoir réaliser en soi, ce en quoi il est irremplaçable. »*

Mais que signifie cette mention soudaine du *rôle* ? Durant son existence, l'être humain est appelé à tenir des *rôles* qui se structurent à travers le travail et la vie quotidienne, la fête et l'orgiasque. Mais, nous avons vu aussi qu'il ne se retrouve ni ne s'accomplit dans aucune de ces deux dimensions. Pour satisfaire au « *connais-toi toi-même* », il doit se dégager de l'emprise autant du profane que du sacré. Le *rôle* ne serait toujours qu'un emprunt passager, pierre d'achoppement dans sa quête de soi, un *divertissement*.

Le qualificatif d'*irremplaçable* approfondit l'étrange contiguïté entre *soin* de l'âme et *souci* de la mort et les expressions *regarder la mort en face* et *trionphe sur la mort* en acquièrent un contenu plus concret et plus singulier. En effet, personne ne peut mourir à ma place. Une autre personne peut toujours se sacrifier pour moi, mais cela ne ferait que différer le moment inévitable où je dois faire face à la mort. J'y suis alors seul avec moi, dépouillé de tout *rôle* qui avait pu, ma vie durant, me détourner de moi, je suis alors pleinement moi, exclusivement moi, *ramassé, rassemblé, unifié*. Le *souci* de la mort, c'est-à-dire *y penser*, chaque fois me rappelle à moi, chaque fois m'y renvoie. Je suis irremplaçable dans ma mort, j'y suis moi. Recueilli en ma finitude, ainsi relevé de la déchéance par la correspondance à soi, moment de l'intériorité rendue à l'extrême.

Mais il y a plus encore. Réfléchissant sur le drame du dieu-homme, Patočka y voit la manifestation d'un approfondissement abyssal de l'âme jamais dépassé dans l'Histoire où le *souci* de la mort prend une dimension *tragique*. Le Christ fait homme renonce à son immortalité, à son infinité, pour venir affronter à ses côtés l'épreuve que l'être humain pressent avec le plus d'effroi. Il trace par son exemple la nature du chemin à parcourir, un arrachement sans limites. L'immortel devenant mortel offre à l'être humain un don qui relève d'un amour infini, le don de la mort, la possibilité de l'impossibilité, point culminant de son existence, le don de la vie authentique, libre et responsable dans la plus totale correspondance à soi.

Que retenir de l'apport spécifique de l'effort spirituel chrétien ? Pour se relever de la déchéance, le chrétien doit acquiescer, dans la foulée de la Passion du dieu-homme et du mystère de son sacrifice, à un renoncement incommensurable qui donne une



vue inouïe sur la brèche séparant le profane et le sacré et au-dessus de laquelle l'âme construit son individualité et sa singularité. L'âme n'est plus une *unité* relativement abstraite comme chez Platon, cette *unité* est devenue *une personne* infiniment intéressée par sa vie à travers la pleine mesure de son destin tragique. Le christianisme offre ainsi le premier véritable visage du moi comme *sujet*.

### **LE RENVERSEMENT A-SPIRITUEL MODERNE**

Dans l'étude des rapports entre les époques, le concept de rupture apparaît sans cesse, une époque dépasserait la précédente en la rejetant. Les choses sont néanmoins plus complexes. Chaque période de l'histoire enfouit la précédente en elle comme un secret qui opère à travers sa dissimulation. Des liens subtils, inapparents, mais puissants, continuent à agir, souvent en s'inversant.

Quels sont les motifs spirituels du passé qui interviennent dans le renversement *a-spirituel* moderne selon Patočka ? J'en retiendrai deux : l'*élévation* et la *personne*. Le premier est l'œuvre de Platon avant d'être reçu et enrichi par le christianisme ; le second constitue l'originalité de la contribution chrétienne. Comment s'associent-ils pour conduire notre civilisation à une compréhension *a-spirituelle* du réel ? Voilà à quoi je veux répondre maintenant.

Nous avons vu que l'*élévation* est une solution au défaut du « *connais-toi toi-même* », elle ouvre la voie de l'âme à travers la troisième dimension que Patočka entrevoit entre le profane et le sacré. Pendant deux mille ans, platonisme et christianisme ont véhiculé et promu tour à tour cette volonté d'ascension vers un monde *supérieur* dans le cas de Platon, *meilleur* dans le cas du christianisme. Cette vision

des choses finit par s'inscrire dans la *psychè* occidentale et l'époque moderne la reçoit en héritage. Galilée était platonicien, nous dit Patočka, et on peut croire que Newton ne l'était pas moins. Tous deux recueillent la dimension *théorique* de l'élévation et lui font subir une mutation ; l'idée de la métaphysique et du rationalisme sautent aux yeux comme autant d'assises platoniciennes relayées par le christianisme, puis intégrées et surpassées par la physique mécaniste moderne.

Les mathématiques jouent un rôle central dans l'altération du motif de *l'élévation*. Platon leur avait accordé le même statut que les Idées, fins en soi poussant l'être humain à s'élever vers soi-même ; avec la modernité, elles se transforment en moyens par lesquels on scrute le réel. Instruments de soumission de la nature au calcul, ses formules s'abattant sur elle qui la somment de révéler tous ses secrets et de renoncer à son mystère. Descartes saisit bien ce bouleversement lorsqu'il déclare dès 1637 que le développement de la physique quantitative nous rend « *comme maîtres et possesseurs de la nature* » ; il ne faudra pas même deux siècles pour qu'on rature sans la moindre arrière-pensée l'adverbe « *comme* ». On assiste ainsi à la naissance d'un rationalisme bien différent du rationalisme platonicien, rationalisme d'un type absolument nouveau, écrit Patočka, le seul que nous connaissons : le rationalisme qui, de haut, veut dominer toutes choses, réduites à de simples objets. La nouvelle raison rompt avec le *logos* grec et répond maintenant au seul appel du mot latin *ratio*, dont le sens étymologique de *faire les comptes* ne laisse aucune place pour le doute. La raison en tant que *fin* se dissout au profit de la raison comme *moyen*. Le rationalisme moderne est instrumental et pratique.

On perçoit donc une inflexion de la *theoria* platonicienne qui s'allie alors naturellement, remarque Patočka, « ... avec une certaine tendance pratique de la théologie chrétienne. » Pensons à la question du destin propre de l'individu, celle de la préoccupation à l'égard de son salut, qui y sont apparues ; l'être humain, ajoute le philosophe, « ... n'est (plus) au monde seulement ou surtout pour le contempler, mais (...) pour agir. » Il importe de souligner ici le cas particulier du christianisme réformé. Sans s'y attarder, Patočka signale « ... la mentalité de la Réforme qui introduit l'ascèse dans le domaine temporel et le pathos de la consécration individuelle par la bénédiction économique... » Le salut sur terre ne s'oppose pas au salut céleste, il l'escorte et l'assure. Un trait est tiré entre Platon et le christianisme qui aboutit au développement du capitalisme et à la Révolution industrielle.

Il faut maintenant rassembler tous ces éléments et les rapporter à la problématique patočkienne du relèvement de la déchéance. Celle-ci consistait à dépasser l'opposition profane-sacré ; or, avec les moyens puissants dont elle dispose, l'époque moderne se mobilise totalement dans l'orbite du quotidien, du travail et de l'économie, y résorbant même la dimension du sacré et de la fête. Elle perd ainsi de vue l'opposition qui, séparant les deux sphères, indiquait la piste, déjà difficilement appréhensible, de la vie authentique, l'avènement de l'âme et donc de la responsabilité. Avec les forces immenses libérées par la physique mécaniste, qui pourrait reprocher à l'être humain de vouloir améliorer sa vie de tous les jours ? Il y a pourtant un risque spirituel, car dit Patočka : « ... l'évolution moderne tend vers la primauté du bien-être sur la "grandeur". » Il n'explicite pas le sens du terme grandeur, mais on peut deviner qu'il le considère là comme synonyme d'élévation spirituelle.

Plus immédiate, plus visible et plus tangible dans ces effets, une autre forme d'élévation s'impose qui ne s'affranchit plus du dispositif profane-sacré, mais s'y installe à demeure. Tout projet d'une sortie de la caverne devient sans pertinence, puisque maintenant chaque question y trouve sa réponse. De plus, en parvenant depuis deux cents ans à faire reculer notablement la mort, il s'ensuit un recul équivalent de son *souci*, viatique indispensable de l'âme. Maintenant verrouillée à double tour, la caverne se suffit à elle-même, elle épuise toute réalité dans un schéma *a-spirituel*. Appelons cela, le *progrès*.

Passons à notre second motif, la *personne*. Élusif chez Platon, il prend une forme plus marquée dans et par le christianisme en renforçant le lien établi entre *souci* de la mort et soin de l'âme, faisant du premier la condition du second. Pourtant, selon Patočka la *personne* n'y recevait pas toute la thématization requise. Contre toute attente, la civilisation moderne y pourvoira, selon sa propre guise toutefois. L'étymologie sera ici d'une aide précieuse.<sup>2</sup> *Personne* provient du mot latin *persona* qui signifie à l'origine, masque de théâtre indiquant le *rôle* de l'acteur ; on ne peut s'empêcher de penser au mot apparenté, *personnage*. Or, nous avons déjà mentionné la question du *rôle* et souligné à cette occasion son incompatibilité avec la correspondance à soi. Troublante coïncidence qui réunit ainsi par une filiation *latine* la *personne* comme motif spirituel et le *rôle* comme son négatif *a-spirituel*.

« *Le problème de l'individu, le problème de la personne humaine a été, dès le début, le problème du dépassement de la quotidienneté et de l'orgasme. Il signifiait en*

---

<sup>2</sup> J'avais recours à cette analyse étymologique dès les années 1990 quand j'enseignais le cours *L'être humain*, mais je dois son application au texte de Patočka à Jacques Derrida, *Donner la mort*, p. 57.

*même temps : l'homme ne peut être identifié à aucun rôle qu'il peut lui arriver de jouer dans le monde. »* Il semble toutefois que notre époque ait fait bien peu de cas de cet avertissement. En effet : « *L'individualisme moderne tel qu'il se déploie depuis la Renaissance ne vise pas à pénétrer au-delà des rôles, jusqu'à ce qui les sous-tend tous, mais à jouer un rôle marquant. »*

Pourrait-on parler alors d'un individualisme du *rôle* plutôt que de la *personne* ? Les sociétés qui précédèrent l'ère moderne avaient peu de *rôles* à offrir, la plupart du temps astreignants, mais la complexité croissante de la civilisation technique les multiplie dans la sphère de l'économie et du travail, pour ne pas dire dans la fête qu'elle a absorbée ; débarrassés de plus en plus de toute peine physique, ils deviennent attrayants. Ils nous envoûtent et nous fascinent par la promesse à portée de la main que nous croyons y trouver d'une vie réussie se suffisant de ce remplissement et ainsi satisfaite par le jeu d'un *beau* rôle, par la prestation d'un *personnage* intéressant. Sans plus *personne*.

« *À mesure qu'il se déclôt, l'individualisme moderne apparaît de plus en plus comme collectivisme (universalisme), le collectivisme comme faux individualisme. La question propre de l'individu ne se pose donc pas comme un choix entre le libéralisme et le socialisme, entre la démocratie et le totalitarisme qui, malgré leurs nombreuses différences profondes, se rejoignent dans une indifférence commune à l'égard de tout ce qui n'est pas objectif, de tout ce qui n'est pas un rôle. »* Il faut souligner fortement la corrélation que Patočka établit entre *rôle* et *objectivation*. Attardons-nous cependant un peu à la référence subtile au contexte de la guerre froide, car elle est particulièrement féconde pour saisir la nature exacte de la civilisation technique, la

nôtre depuis deux cents ans, et qu'il faudrait mieux nommer techno-scientifique, c'est-à-dire où la science se soumet à la technique, où elle se réduit à un mode de compréhension technique. Qu'affirme Patočka ? Le relèvement de la déchéance ne dépend en rien de quelque système politique que ce soit ni de quelque projet politique, tous gouvernés par une détermination *ontologique* qui leur échappe complètement. Au-delà de leurs différences respectives, les sociétés modernes se rejoignent toutes à travers la considération « *du réel comme objet de la domination exercée par notre pensée et nos mains.* » Le rôle apparaît comme une manifestation de ce dispositif quand forcément il attribue à toute *personne* le statut d'objet, la faisant disparaître comme *personne*, c'est-à-dire comme chemin de la saisie de son essence propre. En effet, nous avons constaté que l'époque techno-scientifique avait accru à l'infini le nombre des *rôles* à jouer sur la scène moderne, autant de masques convaincants dont l'être humain peut s'affubler pour se distraire du *souci* de sa finitude et donc de soi-même. Cette chute dans les *rôles*, cette tombée dans les choses, se traduit par une existence réduite à une série d'instantanés qui se succèdent à remplir les tâches multiples de la vie immédiate et mondaine entraînant une fragmentation de l'individu. Il n'est plus alors qu'un autre objet s'ajoutant à leur multitude et se confondant avec eux. N'assistons-nous pas ainsi à un retour puissant de cette dispersion dans l'extériorité que Platon avait déjà signalée en son temps, qui nous éloignait de nous-mêmes et contre laquelle il avait lutté par l'œuvre rassembleuse et intériorisante de l'âme ?

« *L'homme de l'époque industrielle est incomparablement plus puissant, il dispose d'un magasin de forces bien plus grand que les hommes des époques précédentes.*

*La terre ne lui suffisant plus, il s'aventure jusque dans les domaines subatomiques dont se nourrissent les étoiles.* » Ces quelques mots aident à comprendre pourquoi la négligence des motifs spirituels que nous venons d'observer à l'époque moderne passe inaperçue. Emporté sur la lancée de la civilisation techno-scientifique où tout s'accorde au diapason de la Force, enivré par ce nouvel étant suprême qui succède au Bien du platonisme et au Dieu du christianisme, l'être humain moderne « ... se donne l'air d'être tout en tout, le patron du cosmos », selon l'expression pénétrante du philosophe tchèque. Envoûté par la nouvelle mythologie de la Force dont les idoles se nomment *science* et *technique*, il revêt le costume du plus grand rôle qu'il ait pu jamais tenir, le rôle d'une vie, son *personnage* ultime sur la scène du monde, le gérant de l'Univers. Pourquoi celui-ci prendrait-il au sérieux l'opposition profane-sacré quand il peut sceller la faille qui les sépare avec sa science qui évente tout mystère et sa technique qui résout tout problème ? Mais il y a plus, pourquoi garderait-il en tête le *souci* de la mort ? Non pas que ce soit le moindre de ses soucis, au contraire plus nombreux et plus efficaces sont les moyens qu'il déploie pour la combattre, plus la peur panique de ne pas l'avoir repoussée assez loin s'empare de lui et détermine sa conduite qui devient alors aveugle. Cette obsession de la mort devient *in-souci* de la mort et signifie, si nous admettons la problématique présentée ici, *in-curie* de l'âme, *in-curie* de « *notre être propre, plein et inaliénable que signale, par un indice mystérieux, le mot "moi"* ». Nous sommes loin de l'élévation platonicienne ou même chrétienne dont le propos consistait à reconduire l'être humain à lui-même, à sa *personne*, à la plus vive conscience de soi comme être mortel et fini.

Une élévation synonyme d'humilité devant le mystère grandiose du monde plutôt qu'orgueil de celui qui entretient l'illusion d'avoir tout compris et tout saisi.

Nous assistons depuis trois cents ans à quelque chose de totalement inédit dans l'histoire de l'humanité, un progrès fulgurant que rien ne semble pouvoir arrêter. Mais cette civilisation qui se targue d'avoir fait reculer la mort fut pourtant le site au XX<sup>e</sup> siècle de deux guerres mondiales et de deux grands totalitarismes responsables de centaines de millions de morts et de destructions matérielles sans précédent. « *La chute sous la coupe des choses, de la préoccupation quotidienne et de l'enchaînement à la vie, entraîne comme pendant nécessaire une nouvelle vague de la crue orgiaque* » explique Patočka. Ces événements eurent lieu au moment où l'humanité avait atteint des sommets avec « *sa pensée et ses mains* ». La compréhension *a-spirituelle* du réel se révèle ultimement pour Patočka comme une inféodation au mirage techno-scientifique, une méprise de l'exigence du relèvement de la déchéance. Quand la *ratio* comme servante de la Force, plutôt que *logos* donnant la parole à *ce qui est*, se présente comme « *l'aspiration à soumettre, au monde et au sens qui sont les nôtres, cela même qui nous échappe essentiellement* »<sup>3</sup>, elle devient alors négligence, *dé-raison*, et nous entraîne dans la démesure. Patočka appelle cela la « *revanche orgiaque* ».

---

<sup>3</sup> Patočka, Jan, *Encore une fois Antigone*, in *L'écrivain et son objet*, Paris, P.O.L., 1990.



## NOTRE MISSION

Je voudrais revenir en conclusion sur le titre de cet exposé, *Avouer l'âme*. Pourquoi employer le mot aveu et qu'y aurait-il à avouer ? Quelque chose se dérobe qu'il faut retrouver le courage d'affirmer. La brèche qui sépare le profane du sacré, découverte par le platonisme et approfondie par le christianisme. Creusée et explorée pendant deux millénaires, la voici, comme j'ai tenté de le montrer, obturée et suturée à l'époque moderne, résultat en apparence inattendu, pourtant en germes dès le départ devant l'insupportable trouée forçant le regard jusqu'à l'inadmissible mort, qui conduit pourtant aux marches de l'âme. Entre remplissement et réitération, Patočka choisit la réitération de l'inavouable, élan de l'âme, par le maintien de cette fracture emblématisée par le chemin de la caverne qui est aussi espace de la liberté comme arrachement à la passivité primitive et à l'attentisme paralysant propres à la vie immédiate, craignant la mort, incapable de la regarder en face, qui semble vouloir se satisfaire de vivre à jamais enchaînée dans le comblement moderne de l'opposition profane-sacré devenue alors opaque et stérile.

Ce vide, ce creux, ce manque, étaient déjà inscrits dans l'autre parole de Socrate : « *Je sais que je ne sais rien* ». Aveu sans détour de la situation de l'être humain dans le monde accomplissant du même fait le « *connais-toi toi-même* ». Reconnaissance du mystère profond du monde et par contrecoup du nôtre en tant qu'être mortel et fini, et par là, assignés comme âme. Notre civilisation a cruellement besoin de l'*in-science* de Socrate, sublime *in-expertise* qu'il oppose à la polymathie vénale des Sophistes. En ces mots puissants, Patočka caractérise la mission socratique, qui s'imposerait maintenant comme la nôtre : « *montrer aux autres ce qu'il en est réel-*

lement, faire voir que le monde est obscur, problématique, que nous ne le possédons pas. »<sup>4</sup> À une époque techno-scientifique où l'excès de savoir dans le détail nous prive de la vue d'ensemble, il nous faut *ré-pondre* de cette vérité inexorable : « ... le fait que (l'être humain) ne s'appartient pas, que son sens n'est pas le Sens, que le sens humain prend fin dès lors qu'on aborde à la rive de la Nuit, et que la Nuit n'est pas un néant, mais appartient à "ce qui est" au sens propre du terme. »<sup>5</sup>

Il semble à plusieurs que nous vivons une période de déclin. Mais n'en a-t-il pas toujours été ainsi ? Tout naît, tout meurt, impossible de se soustraire à cette loi universelle. Mais pas tout à fait, pense Patočka. L'intuition originaire exprimée par la notion d'âme n'était-elle pas l'indice d'une volonté de résister à la chute du monde et de la vie ? L'accomplissement de l'âme, son *souci*, son soin, ouvrent une fenêtre, regard et savoir sur ce que le philosophe tchèque désigne comme *le monde en totalité*, celui de toutes les possibilités, de la vie et de la mort, du connu et de l'inconnu, du Jour et de la Nuit, une scène où tout passe et se passe, mais qui, elle-même éternelle, ne passe pas. Scène sans sol ferme, non-lieu où est convoqué l'être humain à travers son accomplissement spirituel, hissé à cette assignation destinale comme témoin exclusif et inlassable du monde en totalité.

« L'éternité de l'âme consiste en ce rapport explicite à quelque chose qui est incontestablement immortel, qui est incontestablement éternel, qui ne passe pas, hors de quoi il n'y a rien... »<sup>6</sup>

---

<sup>4</sup> Patočka, Jan, *L'homme spirituel et l'intellectuel*, in *Liberté et sacrifice*, Grenoble, Jérôme Millon, 1990.

<sup>5</sup> Patočka, Jan, *Encore une fois Antigone*.

<sup>6</sup> Patočka, Jan, *Platon et l'Europe*, Lagrasse, Verdier, 1983,

*Hors* de tout rôle, *personne*, au sens plein de l'expérience *ontologique* de la philosophie, *âme immortelle*. Justice et grandeur de l'être humain ainsi données.

Aveu qui s'étire dans le couchant.

Pierre Chicoyne  
26 novembre 2021